



**MUSÉE
HÉBERT**
LA TRONCHE



DOSSIER DE PRESSE* – EXPOSITION TEMPORAIRE

REMODELÉE ET PROLONGÉE jusqu'au 8 novembre 2021
DE L'AUTRE CÔTÉ

***MIS À JOUR**

JEAN-BAPTISTE CARPEAUX

(1827-1875)

ENTRÉE GRATUITE DANS LES 11 MUSÉES DU DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE

isère
LE DÉPARTEMENT

SOMMAIRE

L'ÉDITO	P.2
PARCOURS D'EXPOSITION	P.3
INTRODUCTION	P.4
LA FIÈVRE CRÉATRICE	P.5
* À LA VILLA MÉDICIS	P.5
* SCULPTEUR ET PEINTRE	P.6
* LES AUTO-PORTRAITS	P.6
* LE PÊCHEUR À LA COQUILLE	P.7
* UGOLIN	P.7
* LES PORTRAITS	P.8
* LA CHARMEUSE DE COLOMBE	P.8
* LES GRANDS DÉCORS	P.9
* LA DANSE	P.10
LA PRINCESSE ET LE SCULPTEUR	P.12
LA PRINCESSE ET LES ARTISTES	P.15
PRINCESSE ET ARTISTE	P.16
DE LA MATIÈRE À LA FORME	P.17
REPÈRES BIOGRAPHIQUES EN 10 DATES	P.18
UNE EXPOSITION EN PARTENARIAT AVEC L'HEXAGONE	P.19
LE MUSÉE HÉBERT, BRÈVE PRÉSENTATION	P.20
INFORMATIONS PRATIQUES	P.21
LE RÉSEAU DES MUSÉES DÉPARTEMENTAUX	P.22

CONTACTS PRESSE

Laurence Huault-Nesme, directrice, commissaire de l'exposition
laurence.huault-nesme@isere.fr – 04 76 42 46 12

Cécile Sapin, chargée de l'action culturelle
cecile.sapin@isere.fr - 04 76 42 97 35

Musée Hébert, Chemin Hébert, 38700 La Tronche
Tél. : 04 76 42 97 35 - www.musee-hebert.fr

L'ÉDITO

La présence dans les collections du musée Hébert de cinq œuvres importantes de Jean-Baptiste Carpeaux, son talent, ses liens avec Hébert et la princesse Mathilde, cousine de Napoléon III, nous donnent l'occasion de montrer ses œuvres dans le domaine du peintre, devenu musée départemental. Quelque peu oublié avec le temps, ce sculpteur célèbre du Second Empire a pourtant bénéficié de plusieurs expositions dont une exceptionnelle rétrospective au musée d'Orsay en 2014. Cette présentation nous permet de redécouvrir la force de son travail, sculptures mais aussi peintures et dessins, dans un cadre encore imprégné de l'esprit du XIX^e siècle.

Celui que l'on connaît comme « le sculpteur du sourire » a connu une carrière fulgurante, condensée sur quinze ans, mêlant scandales et succès : un parcours à l'image de sa vie, romantique et empreinte comme son œuvre de mouvement et de violence. L'exposition dévoile dans une première section, ses débuts à la villa Médicis, proposés au rez-de-chaussée de la salle d'exposition temporaire *De l'autre côté*. On retrouve les commandes publiques, les portraits et les liens de l'artiste avec la famille impériale et la princesse Mathilde au 1^{er} étage du même bâtiment. Le salon de celle-ci, reconstitué, rappellera l'effervescence artistique de l'époque.

Cette exposition propose près de quarante sculptures, plus d'une quinzaine de tableaux et dessins, dont certains seront mis en résonance avec des œuvres ou des souvenirs d'Hébert et de la princesse Mathilde. Elle est réalisée et prolongée grâce au soutien exceptionnel et à l'accord bienveillant du musée d'Orsay et du musée national Ernest Hébert à Paris, ainsi qu'en partenariat avec le musée de Valenciennes, le Petit Palais/Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, le musée de Grenoble et le musée Faure, Aix-Les-Bains.

2

Jean-Pierre Barbier
Président du Département de l'Isère



LE PARCOURS DE L'EXPOSITION

L'exposition, conçue en deux sections, prend place dans l'espace d'exposition temporaire *De l'autre côté*:

- Au rez-de-chaussée:

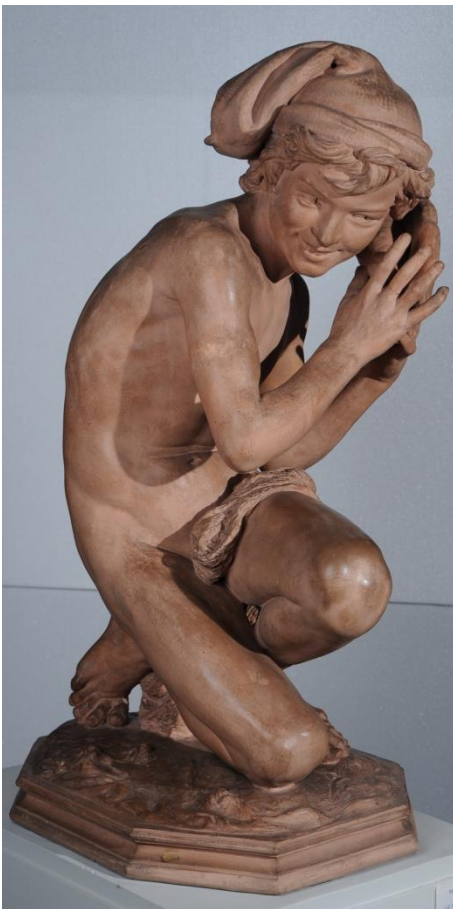
« **Carpeaux, la fièvre créatrice** » déroule sa formation et son séjour mouvementé à l'Académie de France à Rome avec ses premiers travaux en dessin, en peinture, représentant l'Italie et ses nombreux paysages, ou en sculpture (*Le Pêcheur à la coquille*, 1857 ; *La jeune fille au coquillage*) ainsi que ses premières commandes et leurs modelages.

- Au 1^{er} étage:

L'Italie lui permettra de connaître l'amour (*Palombella*, 1861-1864) et le succès avec la commande de portraits privés (*Ugolin*, 1865-1867). Son succès grandissant, Carpeaux est également en charge de nombreuses commandes publiques importantes (*Le décor du pavillon de Flore*, 1863 ; *La Danse*, 1868 ; *Les Quatre Parties du monde*, 1872).

« **Carpeaux, la princesse et le sculpteur** » évoque ses liens avec la famille impériale et avec la princesse Mathilde, peintre et mécène. Celle-ci sera la première à lui faire une commande officielle (*Buste de la princesse Mathilde*, 1862). Cette cousine de Napoléon III nous convie dans son salon de Saint-Gratien, là même où elle a accueilli le sculpteur et nombre de ses amis artistes, restituant l'atmosphère artistique de l'époque.

INTRODUCTION



Jean-Baptiste Carpeaux – *Le pêcheur napolitain* © Musée Faure, Aix-Les-Bains

Fils d'une dentellière et d'un maçon de Valenciennes, Jean-Baptiste Carpeaux connaît une carrière aussi brillante que brève, étroitement liée au règne de Napoléon III. Malgré une santé précaire et un caractère alternant enthousiasme et désespoir, le sculpteur ambitieux aura à cœur d'imposer son travail et, de *Ugolin* à *La Danse*, de prouver son talent.

Formé à la fin du Romantisme, marqué par Géricault et Delacroix, Carpeaux associe dans ses œuvres un réalisme et une expressivité qui renouvellent la sculpture du XIX^e siècle. Élève de Rude, l'auteur de *La Marseillaise* pour l'Arc de triomphe, complice de Garnier, l'architecte de l'opéra, admiré par Rodin, il a inventé un style tout empreint de mouvement et de vie. Observateur attentif, il a laissé parallèlement, dans ses tableaux, un témoignage plein de sensibilité et de vérité de la vie à la cour impériale ainsi que des rues de Paris sous la Commune.

Présentées au rez-de-chaussée, les œuvres du pensionnaire de l'Académie de France à Rome confirment déjà ses prédispositions artistiques. Installé à Paris, Carpeaux se consacre aux commandes privées de bustes et aux commandes officielles de décors tout en s'assurant un revenu régulier avec ses productions en atelier (salle de l'étage). Les œuvres en lien avec la famille impériale et la princesse Mathilde sont proposées au premier étage du bâtiment *De l'autre côté*.

LA FIÈVRE CRÉATRICE

À la villa Médicis



Jean-Baptiste Carpeaux – *Le Tibre à Rome* © Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris

5

« Monsieur Carpeaux ne sait rien faire comme tout le monde ! »
Victor Schnetz, directeur de l'Académie de France à Rome.

Prix de Rome de sculpture en 1854, Carpeaux est comme Hébert, quoique plus tardivement, pensionnaire à l'Académie de France à Rome sous le directorat de Victor Schnetz. Arrivé à la villa Médicis deux ans plus tard, il y a croisé le peintre que le directeur accueille volontiers lors de ses passages dans la Ville éternelle, lui laissant l'usage d'un atelier. Hébert encourage alors le jeune sculpteur, appréciant son *Pêcheur*, inspiré du pittoresque italien. Comme lui, le nouveau pensionnaire est plus attiré par les paysans en costume traditionnel que par les sujets tirés de l'Antiquité, prônés par l'institution. Carpeaux retrouvera à Paris son condisciple, familier de la princesse Mathilde, à l'occasion des nombreuses soirées où celle-ci reçoit les artistes de son cercle intime.

Absences, mauvaise santé, indiscipline, mésentente avec ses camarades, Carpeaux abuse de la patience et de la bienveillance de son directeur qui ne cesse de plaider auprès de l'Académie pour excuser ses envois peu réglementaires. Libéré des soucis matériels et des besognes mercantiles, le jeune sculpteur découvre pourtant

avec plaisir les richesses de Rome, copiant Raphaël et Michel-Ange au Vatican ou étudiant le petit peuple italien. Il voyage dans la péninsule et descend jusqu'à Naples où il trouve le sujet de son deuxième envoi, le *Pêcheur à la coquille*, qui lui vaut l'indulgence du jury. De guerre lasse, ce dernier finira par accepter pour troisième envoi, *Ugolin entouré de ses quatre enfants*, inspiré de Dante et non de l'histoire ancienne ou de la Bible comme l'exige le règlement.

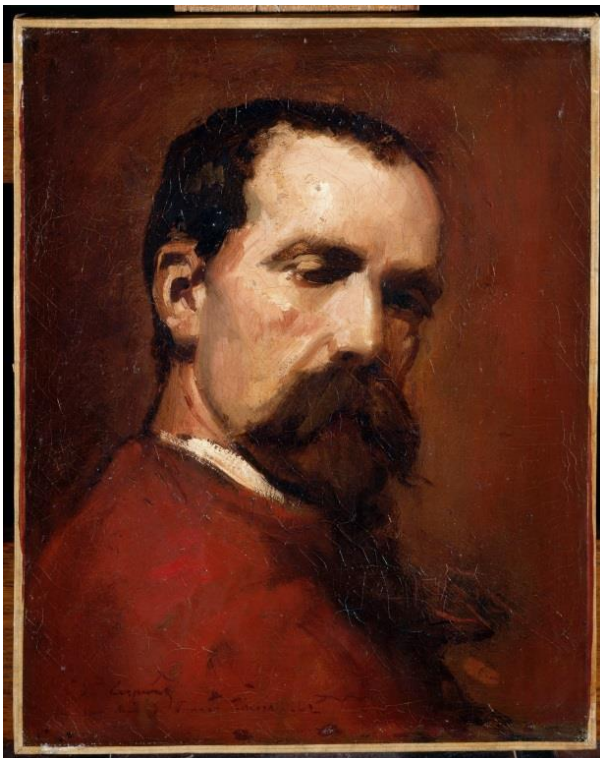
Sculpteur et peintre

« *Je fais de la peinture que l'on trouve bien.* »

À Rome, subjugué par les paysages et la lumière du Sud, Carpeaux souhaite prendre des notations en couleur. Initié par son camarade Soumy, peintre et graveur, il se met à la peinture à l'huile, réalisant nombre d'esquisses sur le motif dans la campagne italienne. Ces petites toiles rapidement exécutées, en masses simples et très colorées, s'apparentent aux études des pensionnaires peintres. Il gardera toute sa vie cette pratique, manière de journal intime fixant, avec une grande liberté de touche, les événements de la vie ou son travail de sculpteur.

Les autoportraits

6



Jean-Baptiste Carpeaux – *Autoportrait à la casaque rouge*, 1862 – Valenciennes, musée des Beaux-Arts
© RMN – Grand Palais / René-Gabriel Ojéda

Étrangement ce n'est pas la sculpture que Carpeaux choisit pour réaliser ses autoportraits mais la peinture. Certes, il n'est pas le premier à se prendre pour modèle. De Rembrandt à Courbet, en passant par Chardin, beaucoup d'artistes ont observé dans le miroir leur visage changer avec le temps. En tout, quatorze autoportraits sur toile jalonnent son existence, sans compter les dessins. Adeptes de la vérité, Carpeaux n'est pas moins intransigeant avec lui-même qu'avec ses commanditaires. Et le face-à-face est souvent redoutable, qui ne cache rien des tourments du sculpteur ni du poids des ans. Leurs dimensions, quasi identiques, rappellent les autoportraits et les portraits laissés traditionnellement par les pensionnaires de la villa Médicis pour marquer leur passage à l'Académie de Rome.

Le pêcheur à la coquille

« *Hébert m'assure que ma statue peut supporter le voisinage de mon maître Rude, je n'ose y croire !* » Carpeaux au sculpteur Laurent, 1858.

L'œuvre inspirée du pittoresque italien ne pouvait que plaire à son directeur-peintre, qui pratiquait ce genre, et à Hébert qui avait suivi la même voie. Carpeaux garde en mémoire la statue de Rude, le *Jeune pêcheur napolitain jouant avec une tortue* : même tête couverte du bonnet retombant traditionnel, même corps juvénile et musclé, même sourire énigmatique et candide. Mais les sources d'inspiration, antiques ou plus récentes, ne manquent pas à Rome comme à Paris et Carpeaux s'éloigne de son modèle dans l'attitude qu'il choisit : un adolescent accroupi sur le sable écoutant, émerveillé, le bruit de la mer dans une conque. C'est la première apparition d'un sourire que l'on retrouvera dans de nombreuses œuvres et qui rendra le sculpteur populaire, même si ce sourire esquissé tend parfois au rictus.

Reprise plus tard en buste drapé d'une chemise, la tête deviendra le *Rieur napolitain* et le *Rieur aux pampres* et aura bientôt un pendant, la *Jeune fille à la coquille*. Le *Pêcheur*, exécuté en marbre à ses frais, sera acheté par l'impératrice au Salon de 1863.

7

Ugolin

« Une des œuvres les plus capitales exécutées en sculpture de nos jours. » Victor Schnetz.

Le groupe sculpté est projeté par Carpeaux dès 1858 pour son troisième envoi, sans l'aval de l'Académie, ni du directeur qui entrevoit la difficulté à tailler dans le marbre une telle œuvre dans le temps imparti. C'est compter sans l'entêtement du pensionnaire. De polémiques en soutiens inattendus, dont celui très appuyé de l'intendant des Beaux-Arts, Nieuwerkerke, *Ugolin* est enfin présenté au Salon de 1863, en bronze et en grandeur nature. Le héros de Dante, père mourant de faim contraint de dévorer sa progéniture, est plus proche des damnés du *Jugement dernier* peint par Michel Ange que du *Laocoon*, groupe antique montrant un père et ses deux fils attaqués par un serpent, comparable cependant par sa composition pyramidale.

L'État, qui a commandé le bronze pour le jardin des Tuileries, le placera justement face à une copie du *Laocoon*. Mis à l'abri au Louvre, il a été placé depuis au musée d'Orsay où l'on peut le voir. Une autre version, plâtre patiné par l'artiste, est présentée au musée du Petit Palais.

Les portraits

« Aucun sculpteur n'a mis comme lui, dans le marbre, le bronze, la terre cuite, la vie grasse de la chair. » Edmond de Goncourt, 1865.



**Jean-Baptiste Carpeaux – Jean-Léon
Gérôme, 1871** – Paris, musée d'Orsay
© RMN – Grand Palais / René-Gabriel
Ojéda

Sous le Second Empire, la demande pour le portrait s'accroît. Carpeaux est sollicité pour ses bustes, véritables études psychologiques, qui lui permettent de se lancer dans une carrière prometteuse. Le sculpteur, qui pratique ce genre depuis qu'il est tout jeune, s'attache à capter la ressemblance du modèle. Travaillant d'instinct et avec rapidité, il donne à ses bustes une vie intense. Trop parfois, si l'on en croit son expérience avec la marquise de La Valette que le résultat très réaliste contraria fort. Cette belle femme, d'origine américaine et proche du cercle impérial par son second mari, n'avait pas encore perçu les marques du temps sur son visage ; lesquelles n'avaient pourtant pas échappé à l'acuité du regard de l'artiste. Lorsqu'elle s'en plaignit, Carpeaux, fou de colère, saisit une masse et brisa le marbre. Par bonheur, il reste cinq épreuves du buste en plâtre.

8

La charmeuse de colombe

« C'est dans la rue que nous devons étudier notre art, non pas au Vatican. »
Jean-Baptiste Carpeaux à Alexandre Falguières, Rome, 1859.

À Rome, Carpeaux fuit la petite communauté de la villa Médicis où il s'intègre mal, s'éloignant volontairement dans les quartiers populeux pour dessiner. Les Italiennes en costume traditionnel ont de tout temps capté l'attention des pensionnaires de l'Académie. Ces belles brunes aux traits expressifs



**Jean-Baptiste Carpeaux – La
Palombella, vers 1861** © Petit Palais,
musée des Beaux-Arts de la ville de
Paris

ont une beauté altière qui n'a pas manqué de séduire les artistes et notamment Hébert, son aîné. Vivant dans la misère, elles ne rechignent pas à venir poser pour quelques pièces de monnaie.

Au cours d'une escapade dans le Trastevere, Carpeaux croise la belle Barbara Pasquarelli, dite la Palombella parce qu'elle vient du village de Pallombara Sabina, près de Tivoli. Quand elle pose pour lui, le jeune romantique en tombe éperdument amoureux et songe au mariage. Mais la jeune fille épouse un berger de son pays qui a du bien, et elle meurt peu après en donnant naissance à un petit garçon. Le sculpteur n'oubliera jamais « sa charmeuse de colombe ».

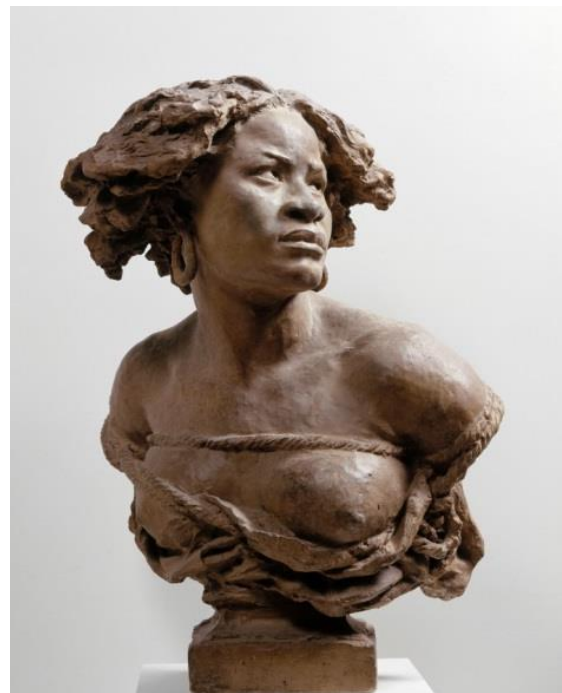
Le visage de la belle Sabine va imprégner ultérieurement toute une série de bustes féminins, jusqu'à figurer celui de *La France impériale éclairant le monde* au pavillon de Flore du Louvre. De *Palombella*, buste à l'antique, 1856-1861, premier envoi de Rome, à *La République*, en passant par *Palombella au pane*, 1861-1864, on la retrouve en variations successives, avec ou sans collier, portant la coiffe traditionnelle, du blé ou une couronne de fleurs sur ses cheveux pour *L'Été*.

Les grands décors

« Je nage dans les eaux claires, je vois le fond de l'avenir ! »
Carpeaux à Dubouquet.

9

Carpeaux rentre à Paris au moment où le régime impérial lance ses grands chantiers. Les nouveaux aménagements monumentaux de la capitale favorisent les commandes décoratives, qui sont proposées à de jeunes talents. Le sculpteur encore inconnu, saisissant alors l'occasion de se faire un nom tout en gagnant sa vie, participe à la réfection du nouveau Louvre. Après avoir travaillé au décor du pavillon Rohan, Carpeaux doit réaliser deux reliefs pour la façade sud, côté Seine, du pavillon de Flore qui, tombant en ruine, est réaménagé pour abriter les appartements du prince impérial. À leur réception en 1866, *La France impériale éclairant le monde* et *Le triomphe de Flore* reçoivent un accueil mitigé. Cependant, son condisciple l'architecte Garnier lui propose de participer à la décoration du nouvel opéra. Sa *Danse* à peine terminée, choque les Parisiens. Qu'à cela ne tienne, il enchaîne avec un nouveau projet.



Jean-Baptiste Carpeaux – *L'Esclave*, 1868 -
Valenciennes, musée des Beaux-Arts
© RMN – Grand Palais / René-Gabriel Ojéda /
Thierry le Mage

« Galilée m'a mis sur la voie en disant : la terre tourne. »

En 1867, l'architecte Davioud conçoit à la demande du préfet Haussmann une fontaine pour l'avenue de l'Observatoire, dans le prolongement du jardin du Luxembourg. Davioud s'adresse à son camarade de la « Petite École » qui, après quelques tâtonnements, propose *La révolution du globe entraînant les quatre parties du monde*. Les quatre figures (l'Europe, l'Afrique, l'Asie et l'Amérique) tournent, entraînées par le globe céleste qu'elles portent. La sphère ceinturée des signes du zodiaque sera réalisée par son élève Eugène Legrain tandis qu'on attribue à Emmanuel Fremiet la création des animaux marins qui entourent le bassin. Malade, Carpeaux n'assistera pas, en 1874, à l'inauguration du bronze monumental. Jamais sculpture ne sera plus éreintée par la critique tant pour le traitement du sujet que pour le style.

La Danse

« C'est l'allégorie la plus vraie de nos mœurs actuelles et de nos goûts. C'est la personnification même de l'art, de la littérature et du plaisir sous le Second Empire. » Jules Clarétie.



Jean-Baptiste Carpeaux – La Danse, 1869 -
Paris, musée d'Orsay © RMN – Grand Palais /
Hervé Lewandowski

Envisagée dès 1840, la construction d'une nouvelle salle pour remplacer celle de l'opéra de la rue Le Peletier, trop petite et peu commode, est décrétée en 1860. Lors du concours, Charles Garnier, jeune architecte Prix de Rome mais encore inconnu, évince son célèbre confrère Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879), pourtant préféré par l'impératrice Eugénie.

Deux ans plus tard, Garnier confie à Carpeaux, son camarade de la « Petite École », l'un des groupes de trois personnages qui doivent orner la façade. Une première esquisse illustrant le thème assigné, *Le Drame lyrique* et *La Comédie légère*, est rejetée par l'architecte qui propose un autre sujet, *La Danse*. Aussitôt Carpeaux se met au travail et compose « une espèce de ronde légère, autour du génie inspirateur ». Garnier, séduit par le projet, accepte la liberté prise par le sculpteur qui est passé de trois à neuf personnages (le Génie et un satyre, six bacchantes et un enfant) et dont l'organisation générale tranche avec les autres bas-reliefs.

Tout dans la sculpture exprime le mouvement et la vitalité enjouée : courbure des corps enlacés, cheveux au vent, drapés et sourires extatiques.

Très en retard, Carpeaux doit doubler le salaire de ses praticiens et les faire travailler jour et nuit, mais les acomptes reçus sont loin de suffire à les payer. Misant tout dans cette création, Carpeaux et sa jeune femme investissent des sommes importantes et sont presque ruinés. Pour se renflouer, l'artiste décide d'éditer des œuvres issues de son groupe, dont il tire neuf sculptures indépendantes. Ces éditions, qui connaissent un grand succès, vont assurer sa renommée.

Beaucoup d'encre pour un chef-d'œuvre !

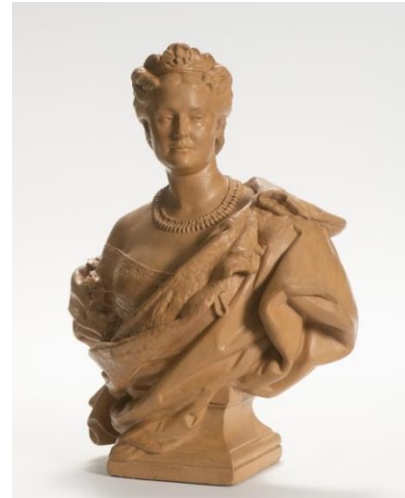
Une polémique s'élève dès que les sculptures en pierre d'Échaillon de la façade sont dévoilées, en juillet 1869. Si certains journalistes ont repéré l'audace de Carpeaux face au classicisme de ses confrères, Guillaume, Jouffroy et Perraud, bien d'autres lui reprochent le sujet et le style du bas-relief, critiquant cette scène de « bacchanale » jugée immorale. Une nuit d'août, une bouteille d'encre jetée avec violence atterrit sur la bacchante de gauche, éclaboussant le groupe. Amplifié par près de deux cents articles et de nombreuses caricatures, l'évènement suscite un véritable scandale. La tache effacée, la sculpture est bientôt menacée d'être brisée si on ne la retire pas. L'empereur lui-même décide alors de son enlèvement, au grand dam de son auteur, tandis qu'une autre est commandée à son confrère Guméry. La guerre de 1870, en convertissant le nouvel opéra en magasin de vivres, sauve l'œuvre in extremis. Atteinte de la maladie de la pierre, elle sera retirée beaucoup plus tard et exposée au Louvre puis, à partir de 1986, dans la nef du musée d'Orsay où l'on peut toujours la voir. Le sculpteur Paul Belmondo, père de l'acteur, a réalisé la copie qui la remplace sur la façade du palais Garnier.



Extrait du journal *L'Illustration* de 1869 © Paris, Bibliothèque nationale de France

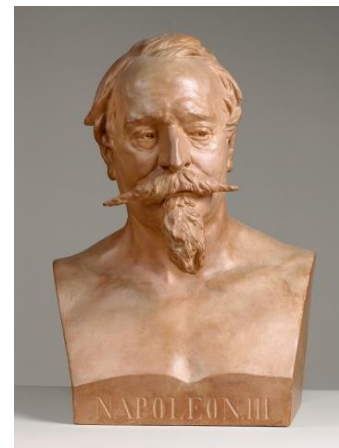
LA PRINCESSE ET LE SCULPTEUR

La princesse Mathilde a rencontré Carpeaux par l'intermédiaire du marquis de Piennes, ambassadeur auprès du Saint-Siège à Rome, qui avait fait réaliser son buste par le jeune sculpteur. Nommé chambellan de l'impératrice Eugénie, il s'efforce d'introduire Carpeaux dans le cercle impérial. Mathilde, fidèle à son habitude de soutenir les artistes, commande aussitôt un buste en marbre. Empreint d'une majesté solennelle, ce dernier est présenté au Salon de 1863 où il est l'objet de critiques élogieuses. La même année, un autre buste plus intime, sans bijoux ni ornements, est exécuté en plâtre pour être offert à ses familiers, dont Hébert, accompagné de dédicaces personnalisées.



Jean-Baptiste Carpeaux – *Portrait de la princesse Mathilde*, 1863
© Musée Hébert, Département de l'Isère, Nicolas Pianfetti

Ce marbre lance la carrière parisienne du sculpteur, qui réalise son rêve en étant rapidement admis à la cour. D'abord nommé professeur de dessin du prince impérial, Carpeaux est bientôt chargé par Napoléon III de réaliser une statue en pied de son fils. Avec le premier portrait de la princesse, *Le prince impérial et le chien Nero*, ainsi que les bustes qui en découlent, comptent parmi les plus belles effigies de la famille impériale. L'impératrice, qui s'accommode mal du caractère torturé de l'artiste et jalouse sans doute Mathilde, renonce à commander son portrait, au grand désespoir de Carpeaux.



Jean-Baptiste Carpeaux – *Napoléon III*, 1873 - Valenciennes, musée des Beaux-Arts © RMN – Grand Palais / Franck Raux



Jean-Baptiste Carpeaux – *Un bal masqué aux Tuileries*, 1867 – Valenciennes, musée des Beaux-Arts © RMN – Grand Palais / René-Gabriel Ojéda / Thierry Le Mage

Personne n'a su, comme ce dernier, rendre l'atmosphère effervescente des fêtes impériales qui se tiennent au palais des Tuileries ou lors des invitations dites « Séries de Compiègne ». Ébloui, et sans doute étonné d'en avoir été le spectateur privilégié, il en transcrit le souvenir sur la toile, esquissant avec une grande liberté l'explosion de couleurs de ces bals. Mais il témoigne aussi des moments douloureux vécus par les Parisiens sous l'occupation prussienne de 1870. Peu après, Carpeaux s'installe à Londres où a fui, en 1871, une grande partie des communards. Il espère y relancer sa carrière après la chute du régime, précédant de peu l'arrivée de la famille impériale.

Artiste né, le petit prince, dit « Loulou », passe son temps à dessiner. Comme le montre le dessin offert au peintre Hébert lors d'un séjour à Compiègne, il s'inspire de l'armée qui fascine naturellement ce digne héritier de Bonaparte. Accompagnant souvent son père, il est, dès son enfance, immergé dans les rituels militaires et il appartient au régiment des grenadiers de la garde impériale dont il aime déjà porter l'uniforme. À six ans, le jeune garçon reste un petit garnement qui adore se battre avec ses camarades du jardin des Tuileries et qui fait des cocottes avec les dépêches diplomatiques de son père.

L'édition commerciale de la statue en pied et du buste du prince impérial fait la fortune du sculpteur. Des réductions dans toutes les matières sortent de l'atelier de Carpeaux, des maisons Barbedienne et Christofle. La manufacture de Sèvres réalise une édition de biscuit en trois grandeurs différentes comme celle-ci, qui appartenait à la princesse Mathilde ; elle est encore fabriquée aujourd'hui. La manufacture de Sèvres a mis au point au XVIII^e siècle cette pâte de porcelaine sans émail et sans décor. Son grain serré et son aspect mat rappelant le marbre permettent de façonner des statuette et de les diffuser en nombre et à moindre coût.

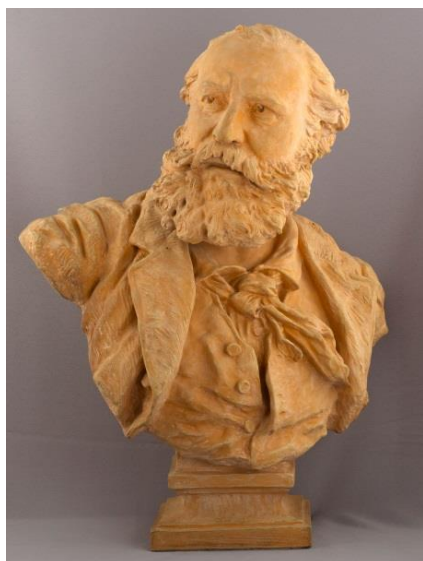
En diffusant largement la statuette (dont l'empereur a acquis les droits de reproduction) et les nombreuses photographies d'un petit prince particulièrement photogénique, Napoléon III n'hésite pas à utiliser l'image de son fils à des fins de propagande politique.



D'après Jean-Baptiste Carpeaux – *Le prince impérial et son chien Néro, après 1865* © Musée Hébert, Département de l'Isère, Denis Vinçon

13

Louis Napoléon Bonaparte a conduit les destinées de la France pendant deux décennies, du coup d'état de 1851 à la défaite de Sedan en 1871. Durant cette période, la France va considérablement se transformer et bénéficier d'un essor économique inédit. Pour favoriser la révolution industrielle, le pays est doté d'infrastructures modernes, compagnies de chemin de fer, ports, télégraphe, et d'un plan d'urbanisme innovant. Avec l'impératrice Eugénie, Napoléon III anime une vie de cour brillante, ouverte à toute la bourgeoisie sans esprit de classe, notamment aux gens de lettres et aux artistes. Chacun a droit à une invitation dans le cadre des « séries », séjours d'une semaine, qui se succèdent chaque année au château de Compiègne. Après la campagne victorieuse de Crimée, la guerre contre la Prusse et les autres États allemands va entraîner la chute du régime et occulter le bilan de son règne.



Réfugié à Londres avec sa famille, Carpeaux retrouve, en 1871, la petite communauté d'artistes français qui l'y a précédé. Manquant de commandes, il réalise d'abord le buste du peintre Jean-Léon Gérôme, déjà très célèbre à l'époque, puis entreprend celui de Charles Gounod qu'il a eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises dans la capitale anglaise. Le compositeur travaille à un *Miserere* quand Carpeaux exécute son buste en 1873. Rentré en France, le musicien racontera cette expérience en 1876 : « *Les douze à quatorze séances pendant lesquelles j'ai posé m'ont permis d'apprécier tout ce qu'il y avait en Carpeaux de passion pour le grand art auquel il a consacré toute son existence.* »

Jean-Baptiste Carpeaux – *Portrait de Charles Gounod, 1873* © Musée Hébert, Département de l'Isère, Patrick Leclerc

Trois personnalités ont dominé le Second Empire (1852–1870) :

- **Napoléon III** (Paris, 1808 - 1873, Chislehurst, Kent), fils de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et d'Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. Élu Président en 1848 sous la Deuxième République, il est empereur des Français de 1852 à 1870.
- **La princesse Mathilde** (Trieste, 1820 - 1904, Paris), fille de Jérôme, dernier frère de Napoléon Ier, et de Catherine de Wurtemberg. À la fois cousine du tsar et cousine germaine de Napoléon III qu'elle a failli épouser. Pendant le célibat de son cousin, elle occupera le rôle de première dame de l'État.
- **Eugénie de Montijo** (Grenade, 1826 - 1920, Madrid), comtesse de Teba, que Napoléon III épouse en 1853 pour asseoir la dynastie et dont il aura un fils en 1856, Louis Eugène Napoléon Bonaparte, dit Loulou, le prince impérial (Paris, 1856-1879, Ulundi, Zouloulouland).

LA PRINCESSE ET LES ARTISTES

« Il n'y a rien de meilleur que de vivre de la vie de tous les jours avec des gens que l'on aime ; et il n'est pas si commode de les aimer pour cela. » Princesse Mathilde.



Jean-Baptiste Carpeaux – *Buste de la princesse Mathilde, dit buste intime, 1863* © Musée Hébert, Département de l'Isère, Denis Vinçon

À Paris, dans son hôtel particulier de la rue de Courcelles, la princesse reçoit les hommes de lettres, les scientifiques et les artistes les plus importants du moment. Tous sont séduits par ses manières sans façon et sa liberté de pensée, mais gare à celui qui critique Napoléon 1^{er} et Napoléon III qu'elle vénère. Richissime, elle cumule sous le Second Empire la pension annuelle que lui verse le comte Demidof, dont elle est séparée, et celle que lui accorde Napoléon III. Elle consacre une partie importante de cet argent à soutenir les artistes en leur achetant des œuvres, constituant ainsi une importante collection. Celle que Sainte-Beuve appelait « Notre-Dame des arts » n'hésite pas à jouer de son influence auprès de l'empereur pour leur obtenir commandes, pensions ou médailles.

15

À Saint-Gratien, au nord de Paris, la princesse a fait l'acquisition d'un vaste domaine donnant sur le lac d'Enghien, où elle reçoit, pour de longs séjours, ses amis proches : Flaubert, Gautier, les Goncourt, Hébert, Giraud, Popelin. Mathilde a aménagé la demeure dans un style éclectique très personnel, mélangeant meubles anciens et actuels, plus confortables, tentures et tapis colorés, accumulant souvenirs et œuvres d'art. Les journées s'écoulaient entre des séances de dessin, des promenades dans le parc ou des discussions passionnées le soir, autour de la lampe. Hébert, l'un de ses intimes préférés et son confident, y a sa chambre attitrée qu'il gardera jusqu'à la mort de son amie. Le peintre a conservé les nombreux souvenirs d'elle, offerts ou acquis après son décès, et présentés ici.

À voir aussi, à l'étage de la maison du peintre, le salon dédié par Hébert à la princesse Mathilde.

PRINCESSE ET ARTISTE

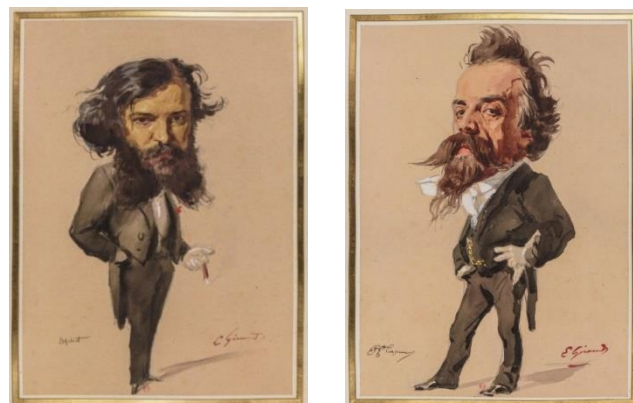
Comme toute jeune fille de son rang, la princesse Mathilde est initiée dès son plus jeune âge aux arts d'agrément, musique, dessin et broderie. Elle se passionne pour le dessin et l'aquarelle qu'elle pratiquera quasi quotidiennement durant toute sa vie. Mathilde aménage dans chacune de ses résidences un vaste atelier-salon où elle reçoit les conseils avisés mais prudents de ses « confrères » peintres, notamment Ernest Hébert et Eugène Giraud, plus tard Lucien Doucet, qui s'improvisent professeurs et désespèrent parfois de son talent. Souhaitant être reconnue comme une véritable artiste, et non pas comme un amateur, elle participe au Salon de Paris de 1859 à 1867. Lorsque le jury lui décerne une médaille de troisième classe en 1865, elle est au comble de la joie, enfin reconnue comme peintre, position qui la distingue des autres membres de la famille impériale.



Ernest Hébert – *Portrait en camée de la princesse Mathilde, 1863* © Musée Hébert, Département de l'Isère

« *Je les regarde comme des souvenirs. Mais ce n'est pas de l'art.* » Mathilde à Hébert, 1888.

Cette série de caricatures du peintre Eugène Giraud a été réalisée sur le vif lors des après-soirées organisées au Louvre, tous les vendredis, par le directeur des musées impériaux Émilien de Neuwerkerke. Réservées aux hommes, elles réunissent l'élite de la société impériale. Nombre des personnages croqués appartiennent au cercle de la princesse Mathilde qui admire la facilité de son ami Giraud à rendre en deux heures « un vrai chef d'œuvre de ressemblance ». En bon caricaturiste, celui-ci n'hésite pas à révéler quelques petits travers observés chez ses modèles. Il réalise aussi quelques portraits-charges à Saint-Gratien, épinglant malicieusement les invités de son hôtesse qui rit de bon cœur en les découvrant, et les conserve dans un album.



De gauche à droite :

Eugène Giraud - *Ernest Hébert, 1865* © Paris, Bibliothèque nationale de France

Eugène Giraud - *Carpeaux en frac, 1865* © Paris, Bibliothèque nationale de France

DE LA MATIÈRE À LA FORME

Pour aller plus loin...

« *Tous les jours il s'exerçait à faire une esquisse nouvelle dans le moins de temps possible [...] Il s'exerçait aussi à modeler les yeux bandés. C'est le seul moyen de comprendre la forme, disait-il.* » Ernest Chesneau, ami et historiographe de Carpeaux.

La première impression de l'artiste est fixée dans l'argile, constituant ce qu'on qualifie d'ébauche. Pour la monter, il procède généralement par adjonction de colombins roulés entre les mains. Bien malaxés, ces derniers sont soudés les uns aux autres par écrasement avec le pouce ou à l'aide d'un outil, spatule ou couteau. Pour conserver intactes les différentes étapes, le sculpteur fait mouler ses esquisses, obtenant ainsi un moulage ou un estampage en terre ou en plâtre. Si la terre originale a disparu, le plâtre moulé est alors promu plâtre original.

Carpeaux est essentiellement modelleur, il ne travaille pas en taille directe. Comme la plupart des sculpteurs de cette période, dont Rodin, il établit un modèle, souvent de dimensions réduites. Ce dernier est confié à des praticiens qui assurent l'exactitude de la reproduction et son agrandissement en plâtre ou en marbre par la mise au point et le système des trois compas. Des fondeurs réalisent les bronzes.

En avance sur son temps, Carpeaux tient à rendre ses œuvres accessibles à un large public, tout en s'assurant un revenu régulier en éditant des variantes, des fragments et des réductions. Il pratique ainsi ce qu'on appelle marcottage, opération qui consiste à composer une nouvelle œuvre en réutilisant partiellement ou totalement des œuvres antérieures. Après lui, Rodin a pratiqué très souvent ce procédé.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les innovations techniques et les procédés de réduction mécaniques permettent aux industriels de produire en série et de proposer à une clientèle bourgeoise aisée une gamme très diverse de matériaux, de tailles et de prix. Ces éditions plus abordables, diffusées en nombreux exemplaires, expliquent en partie la popularité durable du sculpteur.



Eugène Giraud – *Carpeaux modelant le buste de la princesse Mathilde, 1863*
© Paris, Bibliothèque nationale de France

REPÈRES BIOGRAPHIQUES EN DIX DATES

1827 - Le 11 mai, naissance à Valenciennes de Jean-Baptiste Carpeaux, quatrième de huit enfants. Son père est maçon, sa mère ouvrière dentellière. Onze ans plus tard la famille s'installe à Paris avant d'émigrer en Amérique, sans le futur artiste.

1842 - Dès l'âge de quinze ans, il suit à Paris les cours de l'École gratuite de dessin et de mathématiques, dite « la Petite École », où il rencontre les futurs architectes Charles Garnier et Antoine Davioud ainsi que le sculpteur Henri Chapu. Il y sera plus tard répétiteur dans une classe de dessin fréquentée par les jeunes sculpteurs Auguste Rodin et Jules Dalou.

1854 - Élève de l'École des beaux-arts, il remporte, après trois essais, le Grand Prix de Rome de sculpture avec *Hector implorant les dieux en faveur de son fils Astyanax*.

1856-59 - Carpeaux arrive à Rome le 24 janvier avec treize mois de retard. Malade, il doit retourner aussitôt à Paris avant de pouvoir regagner la villa Médicis, une fois guéri. Il peint, dessine et travaille à la *Palombella* et au *Pêcheur à la coquille*. Malgré les réticences de l'Académie il prépare le groupe d'*Ugolin*, son dernier envoi.

1863 - Il rentre à Paris où commandes privées de bustes et commandes publiques de décors monumentaux le lancent.

1869 - Le 28 avril, l'artiste épouse Amélie de Montfort, fille du général de Montfort, gouverneur du palais du Luxembourg, rencontrée à un bal des Tuileries. La jalousie malade du sculpteur ajoutée à la différence de milieu auront raison de ce mariage malgré la naissance de quatre enfants. Le 27 juillet, *La Danse* de l'opéra est dévoilée ; elle suscite un scandale attisé par la presse.

1871 - Fuyant la Commune, ruiné par les événements, Carpeaux part à Londres avec sa femme et son fils. Il y retrouve des compatriotes, Gérôme et Gounod, dont il fait les bustes, ainsi que la famille impériale. Il présente ses œuvres à l'Exposition internationale de Londres et à la Royal Academy.

1872-73 - De retour à Paris, il s'associe avec son frère Émile, qui prend la direction de l'atelier. Harcelé par les difficultés financières, il se lance dans la production massive de répliques dont l'exploitation sera reprise par ses héritiers.

1874 - Atteint d'une tumeur cancéreuse de la vessie, Carpeaux ne peut assister, le 24 août, à l'inauguration de la fontaine de l'Observatoire.

1875 - Il meurt le 12 octobre à Courbevoie, chez le prince Stirbey, son mécène, à l'âge de 48 ans. Contre l'avis de la famille, la cérémonie religieuse se tient à Courbevoie avant que le cercueil ne soit inhumé à Valenciennes quelques jours plus tard.

UNE EXPOSITION EN PARTENARIAT AVEC L'HEXAGONE, SCÈNE NATIONALE ARTS SCIENCES : LA DANSE SE DÉVOILE !*

*L'accès à ce dispositif varie selon les prérogatives gouvernementales.



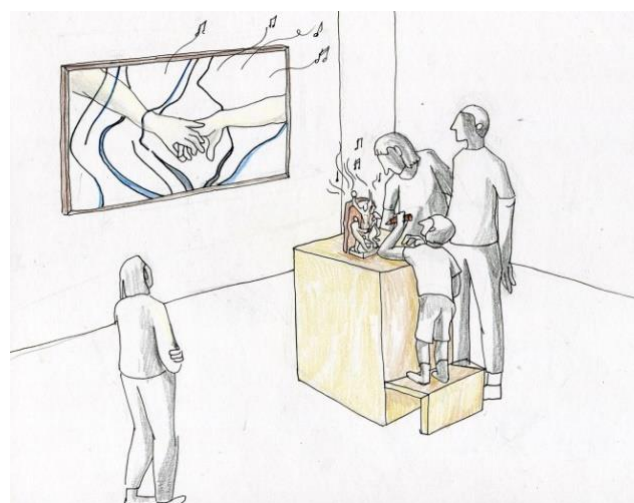
Explorez l'œuvre avec l'ébauchoir, objet-caméra virtuel à déplacer autour de la maquette dessinée par Pauline de Chalendar, et participez au geste du sculpteur.

Fruit d'une résidence à l'Atelier Arts Sciences, sous l'impulsion du Département de l'Isère et avec l'aide de l'équipe PIRVI du Laboratoire CRISTAL, Pauline de Chalendar détourne la nouvelle technologie d'interaction augmentée de la société grenobloise ISKN-AMI. L'artiste crée un nouveau dispositif de médiation numérique, appelé l'Ébauchoir. Il permet de découvrir un dessin 3D, réalisé d'après *La Danse*, haut-relief de Jean-Baptiste Carpeaux, en déplaçant un objet-caméra virtuel au-dessus d'une maquette. La sculpture est réinterprétée par l'artiste par le biais du dessin en réalité virtuelle sur le programme VAirDraw, puis est présentée sous une forme tangible et interactive qui vise à faire entrer en résonance le geste dessiné initial de Pauline de Chalendar avec le geste exploratoire du spectateur.

Artiste visuelle : Pauline de Chalendar

Chercheurs : Samuel Degrande et Paul-Élian Tabarant – PIRVI du laboratoire CRISTAL (UMR 9189), Université de Lille, CNRS– Lille - Charles Elie Goujon Atelier de prototypage DIP-CEA

Partenaires : Dispositif réalisé dans le cadre d'une résidence à l'Atelier Arts Sciences, laboratoire de recherche commun au CEA et à l'Hexagone Scène Nationale Arts Sciences – en partenariat avec ISKN-AMI et le PIRVI du laboratoire CRISTAL (UMR 9189), Université de Lille, CNRS, avec le soutien du Département de l'Isère et avec la participation de l'équipe de recherche IMAGINE, INRIA Grenoble



LE MUSÉE HÉBERT BRÈVE PRÉSENTATION

Hébert faisait étape dans la maison de son enfance à La Tronche, au cours de ses voyages en Italie, ou y passait quelques mois, généralement à la fin de l'été, sa saison préférée. Le musée, à travers ses œuvres et celles de ses amis ou de ses élèves, retrace la carrière d'un peintre académique ayant traversé le XIX^e siècle. La maison présente, avec son mobilier et ses nombreux souvenirs, un aspect de la vie familiale du peintre. L'ensemble, auquel il faut ajouter les beaux jardins, constitue un domaine de charme qui est un des rares témoignages de maison d'artiste en Rhône-Alpes.

Le musée a reçu, en 2004, le label « Jardin remarquable » et, en 2012, le label « Maison des illustres » créés par le ministère de la Culture et de la Communication.

Le musée Hébert appartient au réseau des 11 musées du Département de l'Isère.

20



INFORMATIONS PRATIQUES

JEAN-BAPTISTE CARPEAUX (1827-1875)

Exposition

REMODELÉE ET PROLONGÉE jusqu'au 8 novembre 2021

Musée Hébert

Chemin Hébert, 38700 La Tronche
04 76 42 97 35 – musee-hebert@isere.fr
www.musee-hebert.fr

Horaires d'ouverture

Musée ouvert tous les jours (sauf le mardi) de 10h à 18h
Jusqu'à 19h les dimanches du 1^{er} juin au 30 septembre inclus

De l'autre côté (salles expositions temporaires) ouvert tous les jours (sauf le mardi) **de 10h à 12h et de 14h à 18h.**

Fermeture les 1^{er} janvier, 1^{er} mai et le 25 décembre.

21

Droits d'entrée et modalités d'entrée

Entrée gratuite pour tous, tous les jours
Accueil dans le respect des règles sanitaires en vigueur. Port du masque obligatoire

Moyens d'accès

À 2 km de Grenoble par la D512.

Autoroute Paris-Grenoble (A48) et Valence-Grenoble (A49), sortie Grenoble-Bastille, suivre quai rive gauche/CHU La Tronche.

À Grenoble, tramway ligne B, station La Tronche-hôpital, puis autobus n° 13 arrêt Musée Hébert.

Statut

Le Musée Hébert est un service du Département de l'Isère.

Il a reçu en 2004 le label « Jardin remarquable » et en 2012 le label « Maison des illustres » créés par le ministère de la Culture et de la Communication.

Responsable : Laurence Huault-Nesme

Contacts presse

Cécile Sapin – Tél. 04 76 42 97 35 - cecile.sapin@isere.fr

Malvina Pegeron – Tél. 04 76 42 97 35 - malvina.pegeron@isere.fr

LE RÉSEAU DES MUSÉES DÉPARTEMENTAUX ENTREZ, C'EST GRATUIT !

Avec une présence forte sur le territoire grâce à l'implantation de ses musées départementaux, accessibles gratuitement, la politique patrimoniale du Département de l'Isère vise à mettre à disposition des publics tous les types de patrimoine (historique, archéologique, artistique, ethnographique, etc.) sous les formes les plus dynamiques et les plus ouvertes.

Le Musée Hébert fait partie du réseau des 10, bientôt 11 musées départementaux dont l'entrée est gratuite. Dès 2021, un nouveau musée ouvrira ses portes : le Musée Champollion à Vif.

 DOMAINE DE VIZILLE MUSÉE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE	 MAISON BERGÈS VILLARD-BONNOT	 MUSÉE DE L'ANCIEN ÉVÊCHÉ GRENOBLE
 MUSÉE ARCAS EN CHARTREUSE SAINT-HUGUES	 MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE SAINT-LAURENT GRENOBLE	 MUSÉE CHAMPOLLION VIF
 MUSÉE DAUPHINOIS GRENOBLE	 MUSÉE HÉBERT LA TRONCHE	 MUSÉE HECTOR-BERLIOZ LA CÔTE SAINT-ANDRÉ
 MUSÉE DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION DE L'ISÈRE GRENOBLE	 MUSÉE DE SAINT-ANTOINE L'ABBAYE	

22



Un service du Département de l'Isère

Musée Hébert, Chemin Hébert, 38700 La Tronche

04 76 42 97 35

www.musee-hebert.fr

ENTRÉE GRATUITE

Musée ouvert tous les jours, sauf le mardi, **de 10h à 18h**

Jusqu'à 19 h les dimanches du 1^{er} juin au 30 septembre inclus

De l'autre côté (salles d'exposition temporaires)

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, **de 14 h à 18 h**

Fermeture les 1^{er} janvier, 1^{er} mai et le 25 décembre



**Ce document est aussi disponible sur le site internet du musée
dans la rubrique *Pratique*.**